



HAL
open science

“ Wo wird die Schöpfung selbst aufhören? ” La cosmologie de Kant au défi des épistémaï foucaldiennes

Jérôme Lamy

► To cite this version:

Jérôme Lamy. “ Wo wird die Schöpfung selbst aufhören? ” La cosmologie de Kant au défi des épistémaï foucaldiennes. *Materiali Foucaultiani*, 2023, 10 (19-20), pp.189-209. hal-04216536

HAL Id: hal-04216536

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-04216536>

Submitted on 25 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Wo wird die Schöpfung selbst aufhören ? »¹ La cosmologie de Kant au défi des *épistémaï* foucaaldiennes²

Jérôme Lamy (CNRS – CESSP – EHESS)

« Nobody doubts the importance of Kant's researches on the solar system (...) ». Franz Boas, *Science*, vol. 9, n° 210, p. 1887, 138

Dans *Les Mots et les Choses*, paru en 1966, Michel Foucault proposait série de scansions des grands équilibres du savoir de la Renaissance au XIX^e siècle. Le philosophe forgeait le concept d'*épistémè* qu'il définissait ainsi :

« ce qu'on voudrait mettre au jour, c'est le champ épistémologique, l'*épistémè* où les connaissances, envisagées hors de tout critère se référant à leur valeur rationnelle ou à leurs formes objectives, enfoncent leur positivité et manifestent ainsi une histoire qui n'est plus celle de leur perfection croissante, mais plutôt celle de leurs conditions de possibilité ; en ce récit, ce qui doit apparaître, ce sont, dans l'espace du savoir, les configurations qui ont donné lieu aux formes diverses de la connaissance empirique. Plutôt que d'une histoire, au sens traditionnel du mot, il s'agit d'une "archéologie" »³.

L'enjeu est de mettre au jour le socle élémentaire sur lequel s'organise la coagulation des manières de comprendre et d'expliquer le monde ; c'est cette configuration singulière qui finit par délimiter une époque cohérente dans ses logiques épistémiques. Foucault positionne son enquête au niveau des discours. Il cherche à faire advenir les modalités de production des savoirs en visant les cohérences profondes d'une culture discursive reconnaissable jusque dans ses contradictions. Autrement dit, c'est la manière générale d'interroger le monde, de l'expliquer et d'un saisir la logique intime qui définit l'espace épistémique d'une période. Il ne faut pas comprendre les *épistémaï* comme des principes généraux qui accorderaient toutes les sciences d'un moment donné ; le philosophe précise donc : « l'*épistémè* n'est pas une sorte de grande théorie sous-jacente, c'est un espace de dispersion, c'est un champ ouvert et sans doute indéfiniment descriptible de relations (...) », ce n'est pas non plus « une tranche d'histoire commune à toutes les sciences ; c'est un jeu simultané de rémanences spécifiques (...) », c'est un rapport complexe de décalages successifs »⁴.

Foucault distingue trois emplans temporels. D'abord, l'*épistémè* de la Renaissance correspond à l'ère de la ressemblance ; il s'agit de repérer des jeux de correspondances à travers un réseau de signes se renvoyant les uns aux autres les principes d'une compréhension analogique de l'univers. Ensuite, l'*épistémè* classique se fonde sur l'unité du tableau et de l'ordre. L'enjeu est ici de fonder la représentation dans le lien qui s'opère entre les signes et les choses auxquelles ils renvoient. Enfin, l'*épistémè* moderne, qui s'ouvre à la fin du XVIII^e siècle, fait de l'être humain le point nodal des connaissances.

Nous voudrions interroger, dans cet article, la place singulière de *l'Histoire générale de la nature et théorie du ciel* d'Emmanuel Kant, paru en 1755, dans le passage de l'*épistémè* classique à l'*épistémè* moderne. Foucault considérait qu'entre deux *épistémaï* il y avait une

¹ « Où s'arrêtera la création elle-même ? »

² Je remercie Didier Foucault, Volny Fages, Jean-François Bert ainsi que les deux rapporteurs pour leurs commentaires sur les versions antérieures de ce texte.

³ M. Foucault, *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*, Gallimard, Paris, 1966, p. 13.

⁴ M. Foucault, « Réponse à une question », in *Dits et Ecrits*, vol. I, 1954-1975, Gallimard, Paris, 2001, p. 704-705. C'est Foucault qui souligne.

rupture franche : les deux espaces de dispersion des discours sont incommensurables. Cette dernière propriété n'ira pas sans poser problème et nombre de critiques pointeront la difficulté qu'il y a à maintenir des *épistémai* uniquement dans leur propre référentiel⁵. Précisément, le cas de Kant est intéressant car Foucault situe l'auteur de la *Critique de la raison pure*, comme l'un de ceux qui participent à la mise en cohérence de l'*épistémè* moderne⁶ : la philosophie transcendantale parce qu'elle fait du sujet pensant la condition même de la connaissance attribuée bien à l'être humain une spécificité dans l'ordre des savoirs. Toutefois, les textes de Kant d'avant la *Critique* ne formulent pas encore cette particularité moderne du connaître, toujours rapporté à ses conditions (humaines) de possibilité. Nous voudrions donc ici, interroger l'*Histoire générale de la nature et théorie du ciel* comme un texte encore disponible pour l'*épistémè* classique, mais présentant déjà quelques points de fuite vers l'*épistémè* moderne. Ce faisant, nous voudrions interroger l'idée d'une césure brutale entre deux *épistémai*⁷. Dans *Les Mots et les Choses*, Foucault se centre sur les sciences humaines (la vie, le langage, la production de richesse). Le philosophe ne mobilise pas l'astronomie ou la cosmologie. Rien n'indique qu'il ait envisagé les *épistémai* dans une perspective totalisante, valables pour toutes les disciplines. **Nous proposons cependant d'éprouver le schéma foucauldien avec la cosmologie et la cosmogonie, située *a priori*, en dehors du champ des sciences humaines. Ces deux disciplines semblent relevées, au XVIII^e siècle, de la philosophie et, plus spécifiquement, de la métaphysique. C'est en tout cas l'avis de Christian Wolff qui a, précisément, interrogé la possibilité d'une cosmologie générale⁸. Les articles « Cosmologie » et « Cosmogonie » de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert renvoient également, pour la première à « une Physique générale & raisonnée » tournée vers la « métaphysique »⁹, et pour la seconde à une floraison de « conjectures philosophiques »¹⁰. Ce faisant, nous tenterons d'étendre au domaine de la philosophie ce que Foucault avait construit pour explorer celui des sciences humaines.**

Nous chercherons donc à comprendre comment l'*Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, texte de jeunesse de Kant, réfère à des principes de l'*épistémè* classique, mais également comment il projette des points d'appuis d'une modernité fondée sur la centralité de l'être humain. De quelle façon les réflexions du philosophe de Königsberg sur le système solaire et l'univers participent de l'*épistémè* classique fondée sur la collusion entre les signes et les objets du monde ?

⁵ Voir notamment J. Piaget, *Le structuralisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, p. 114 ainsi que M. Amiot, « Le relativisme culturel de Michel Foucault », in *Les Mots et les Choses de Michel Foucault. Regards critiques 1966-1968*, Presses Universitaires de Caen, Caen, 2009, p. 120-121 et P. Burgelin, « L'archéologie du savoir », in *Les Mots et les Choses de Michel Foucault. Regards critiques 1966-1968*, Presses Universitaires de Caen, Caen, 2009, p. 240.

⁶ M. Foucault, *Les Mots et les Choses*, op. cit., p. 175-176.

⁷ **Entendons-nous : Foucault ne suppose pas que les effets d'une rupture soit immédiatement visibles, sensibles et perceptibles dans toutes les productions de savoir. Les manifestations d'une transformation épistémique profonde ne sont pas indexées sur une chronologie immédiatement saisissable. La rupture à laquelle renvoie Foucault en évoquant le passage d'une épistémè à une autre renvoie plutôt à la transformation finale du champ de positivité des énoncés qui finit par s'imposer.**

⁸ T. Arnaud, « Le critère du métaphysique chez Wolff. Pourquoi une Psychologie empirique au sein de la métaphysique ? », *Archives de philosophie*, T. 65, 2002, p. 35-46.

⁹ Jean Le Rond d'Alembert, « Cosmologie », in Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert (dir.), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, Vol. IV, chez Briasson, chez David l'aîné, chez Le Breton, chez Durand, 1754, p. 294.

¹⁰ Jean Le Rond d'Alembert, « Cosmogonie », in Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert (dir.), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, Vol. IV, chez Briasson, chez David l'aîné, chez Le Breton, chez Durand, 1754, p. 292.

Rappelons que l'*Histoire générale de la nature et théorie du ciel* est un texte essentiellement spéculatif, très faiblement appuyé sur des données¹¹. Il s'agit autant d'une cosmologie que d'une réflexion cosmogonique. Chez le philosophe allemand, la méditation sur l'état de l'univers est indissociable d'un questionnement sur sa formation. Kant veut ancrer sa démonstration dans l'axiomatique de la physique newtonienne fondée sur l'étude des mouvements et leur rationalisation par les lois de la gravitation. Trop souvent cette *Histoire générale de la nature et théorie du ciel* a été rapporté aux textes plus tardifs de Kant (notamment sa *Critique de la raison pure*, parue en 1781), inscrivant ainsi le déploiement d'une pensée dans un pur mouvement téléologique¹². Il convient de conserver au texte du jeune Kant ses qualités argumentatives intrinsèques, de les rapporter à celles de l'épistémè classique, qui organise encore, au milieu du XVIII^e siècle le réseau articulé des manières de connaître et de déceler ce qui annonce la rupture moderne.

L'ordre cosmologique du monde chez Kant : les attributs d'une épistémè classique

L'épistémè classique fait donc fond sur la logique de la représentation. Foucault remarque que les attributions du langage coïncident avec les modalités de classement et d'arrangement du monde : « la désignation des représentations les unes par rapport aux autres, la dérivation des représentations signifiantes par rapport aux signifiées, l'articulation de ce qui est représenté, l'attribution de certaines représentations à certaines autres »¹³. Philippe Sabot parle, à bon droit d'une « fonction de totalisation (...) qui vise à expliciter ce qui conditionne le savoir classique dans son ensemble »¹⁴. La désignation, la dérivation, l'articulation et l'attribution forment donc un système cohérent pour faire de la représentation la modalité de saisie savante et de compréhension du monde.

Dans le Kant pré-critique, quelles sont les manifestations de cette logique générale des représentations qui pose des équivalences entre les signes et les choses ? Les quatre segments de l'épistémè classique se retrouvent dans l'*Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, y compris dans les emprunts faits aux philosophies d'inspiration cosmologique, comme celles de Descartes, Newton, Leibniz et Wolff.

La désignation – cette capacité à rendre commensurables des représentations du monde – est manifeste, chez le jeune Kant, dans les qualités qu'il confère à l'espace et au temps. Dès 1754, le philosophe allemand s'intéresse à la théorie newtonienne : il rédige des articles sur le ralentissement de la rotation de la Terre et sur son vieillissement¹⁵. Mais c'est véritablement dans son essai cosmologique et cosmogonique de 1755 qu'il aborde, plutôt latéralement, la question des qualités du temps et de l'espace. Dans le septième chapitre de la deuxième partie, consacrée à « la création dans toute l'étendue de son infinité tant selon l'espace que selon le temps »¹⁶, Kant expose la façon dont l'infinité de l'espace est occupée par la matière et comment « la création » continue d'engendrer le monde « durant toute la suite de l'éternité, avec des degrés de fécondité toujours accrus »¹⁷. C'est un principe d'équivalence de ces deux éléments constitutifs de l'univers qui est ici posé. L'équivalence, si

¹¹ K. Glyn Jones, « The observational basis for Kant's cosmogony : a critical analysis », *Journal for the History of Astronomy*, vol. 2, n° 1, 1971, p. 29-34.

¹² J. Vuillemin, *Physique et métaphysique kantienne*, Presses Universitaires de France, Paris, 1955, p. 95 et à sa suite : J. Seidengart, « Genèse et structure de la cosmologie kantienne précritique », in Kant, E., *Histoire générale de la nature et théorie critique du ciel*, Vrin, Paris, 1984 [1755], p. 45

¹³ M. Foucault, *Les Mots et les Choses*, op. cit., p. 216.

¹⁴ Ph. Sabot, *Le Même et l'Ordre. Michel Foucault et le savoir à l'âge classique*, ENS Édition, Lyon, 2015, p. 154.

¹⁵ Voir : E. Kant, *Principes métaphysiques de la science de la nature*, suivis des *Premiers articles sur la physique de la terre et du ciel*, Vrin, Paris, 2017.

¹⁶ E. Kant, *Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, Vrin, Paris, 1984 [1755], p. 145.

¹⁷ E. Kant, *Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, op. cit., p. 152.

elle n'est pas à proprement parler, très détaillée, est tout de même manifeste notamment lors que le philosophe invite son lectorat à imaginer un temps infini qui serait consubstantiel à un espace infini : « Et si l'on voulait, en une représentation audacieuse assembler en un concept toute l'éternité, on pourrait alors considérer que tout l'espace infini est rempli d'ordres de mondes, et la création accomplie »¹⁸. Le temps et l'espace sont deux catégories non seulement comparables – au sens où elles appartiennent au même registre de l'absolu – mais également consubstantielles, notamment dans le déploiement du monde. Pierre Kerszberg note, très justement, à propos de l'origine de l'univers, que

« [t]oute la matière est créée en un instant, son façonnement est continu. Tel est le sens du mécanisme de la nature, dont le destin est d'avance réglé par Dieu : la matière crée *d'elle-même* l'espace et le temps physique, et la seule *condition* de cet auto-engendrement est donnée par Dieu. Ce que Dieu confère à la création est une *condition non physique*. En ce sens, le processus de devenir interne au cosmos n'affecte pas le temps absolu, sans relation à rien d'extérieur (au sens newtonien) et éternel de Dieu »¹⁹.

Kant imagine une création du monde d'abord permise par la matière, l'espace et le temps. L'intervention divine ne s'inscrit pas dans le même registre. Et dans le jeu des représentations l'espace et le temps sont bien renvoyés au même domaine ontologique du monde et correspondent effectivement à la commensurabilité du désignable.

Kant emprunte également au mode de la dérivation pour évoquer la façon dont il conçoit l'univers. Le philosophe allemand imagine une genèse centrée sur une organisation de la matière d'abord chaotique :

« Je suppose que toutes les matières dont se composent les globes qui appartiennent à notre monde solaire, toutes les planètes et comètes, décomposées en leur matière première élémentaire ont, au commencement de toutes choses, rempli l'espace entier de l'univers dans lequel tournent à présent ces corps formés. Cet état de la nature semble, si on le considère en lui-même sans avoir en vue un système, être seulement le plus simple qui puisse succéder au néant. Rien alors ne s'était encore formé. (...) La nature immédiatement issue de la création était aussi grossière, aussi informe que possible. Cependant, déjà dans les propriétés essentielles des éléments qui forment le chaos, on peut retrouver le signe de cette perfection qu'ils tiennent de leur origine, en ce que leur essence est une conséquence de l'idée éternelle de l'entendement divin »²⁰.

Ce sont les différences de densité qui vont permettre des coagulations de matière en suivant les lois de la mécanique newtonienne :

« S'il existe (...) dans un très grand espace, un point où l'attraction des éléments qui s'y trouvent agit autour de soi plus fortement que partout ailleurs, la matière première de particules élémentaires, dispersées dans toute cette étendue, tombera alors vers ce point »²¹.

¹⁸ Ibidem.

¹⁹ P. Kerszberg, « La création en mouvement. Essai sur le sens philosophique d'une interrogation cosmologique fondamentale dans la Théorie du ciel », in E. Kant, *Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, op. cit., p. 224.

²⁰ E. Kant, *Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, op. cit., p. 101.

²¹ Ivi, p. 103.

C'est par dérivation d'un principe de formation élémentaire de l'univers que l'on peut comprendre son auto-engendrement continu. Le raisonnement de Kant opère par l'extension d'une conception initiale de la distribution de la matière, selon les lois de l'attraction. Il fait découler le tableau cosmologique général d'une dérivation maîtrisée d'un processus de dispersion et de coagulation des éléments constitutifs de l'univers. C'est ainsi que Kant explique la constitution des planètes, puis celle des étoiles. Il conclut de ces dérivations successives et raisonnées :

« Si maintenant tous les mondes et tous les ordres de mondes connaissent la même origine, si l'attraction est illimitée et universelle, si d'un autre côté la répulsion des éléments agit de même toujours et partout, tous les univers ne devraient-ils pas pareillement avoir adopté entre une relation constitutive et une liaison systématique à la manière de ce qui se passe en petit pour les corps célestes de notre monde solaire comme Saturne, Jupiter et la Terre qui sont, pris en eux-mêmes, des systèmes, et qui cependant sont liés les uns aux autres comme membres d'un système encore plus grand ? »²².

Ici, la représentation dérive non pas seulement d'une extension des propriétés formelles d'un système à petite échelle vers un système à grande échelle ; elle se fonde également sur des l'idée d'un réseau de structures déployées de proche en proche. Le système solaire constitué comme un ensemble abstrait et matriciel devient duplicable à l'infini. C'est le sens que Kant donne aux « nuées des astres » de la Voie Lactée ; il ajoute « Chacun de ces soleils constitue en soi avec les planètes qui tournent au tour de lui un système particulier (...) »²³. Transformé en concept – en signifié – le système solaire devient une structure élémentaire, identifiable partout dans l'univers. L'enjeu pour le philosophe allemand, comme le souligne Pierre Kerszberg, est de montrer que dans cette dérivation du système solaire se maintient une idée d'équilibre car « Kant trouve (...) qu'il existe, dans l'ordre des choses visibles un indice permettant d'attribuer au tout de la nature un tel équilibre, c'est la réplique à l'infini de la forme système solaire qui est aussi la forme de la Voie Lactée et celle des nébuleuses extra-galactiques »²⁴.

Le caractère articulé de l'épistémè classique apparaît précisément autour cette idée d'équilibre générale non seulement de l'univers, en tant que structure, mais aussi en tant que système dynamique. C'est ici que les propositions de Kant sur la formation des astres sont intégrées dans un principe d'articulation générale. Paul Clavier a bien montré que le philosophe allemand, dans l'élaboration de sa cosmologie, assumait une récapitulation critique de ses prédécesseurs, Descartes, Wolff et Leibniz. Précisément, à la différence de ce dernier, il considérait que l'univers reposait sur « une véritable dépendance mutuelle des substances, et non un simple accord comme dans l'harmonie préétablie de Leibniz »²⁵. En revanche, Kant retient des travaux de Christian Wolff, auteur en 1731 d'une *Cosmologia generalis*²⁶, l'idée d'un « monde machine » fondée sur un « naturalisme mécanique »²⁷. La dépendance de chacune des parties de l'univers envers les autres profile en ensemble non

²² Ivi, p. 145.

²³ Ivi, p. 146.

²⁴ P. Kerszberg, « Kant ou la cosmologie comme philosophie première », in Luc Langlois (dir.), *Années 1747-1781. Kant avant la Critique de la raison pure*, Vrin, Paris, 2009, p. 103.

²⁵ P. Clavier, *Kant. Les idéologies cosmologiques*, Presses Universitaires de France, Paris, 1997, p. 48.

²⁶ C. Wolff, *Cosmologia generalis, methodo scientifica pertractata, qua ad solidam, inprimis Dei atque naturae, cognitionem via sternitur*, Francfort et Leipzig, 1731.

²⁷ P. Clavier, *Kant. Les idéologies cosmologiques, op. cit.*, p. 30.

seulement organisé par des liens de réciprocité, mais surtout articulé dans les mouvements et les rétroactions. Se proposant de retracer « l'origine de l'anneau de Saturne »²⁸, Kant soutient qu'

« [e]n vertu de la constitution systématique dans l'univers, les parties de celui-ci sont unies les unes aux autres par une modification graduelle de leurs propriétés, et on peut supposer qu'une planète se trouvant dans la région la plus reculée du monde aura peu à peu les déterminations qui pourraient revenir à la comète la plus proche si, par la diminution de l'excentricité, cette dernière était élevée au genre des planètes. En conséquence, nous allons considérer Saturne comme s'il avait parcouru d'une manière semblable au mouvement des comètes quelques révolutions avec une excentricité plus grande et comme s'il avait été ramené peu à peu sur une voie plus semblable au cercle »²⁹.

Ensuite, Kant assure que Saturne a conservé de sa première forme des « vapeurs » l'entourant pour former son anneau grâce à sa rotation axiale³⁰. Au principe de son explication, Kant a donc placé la centralité de l'articulation entre les parties de l'univers. Si les éléments du monde sont liés entre eux, c'est en raison de la généralité des lois de la gravitation qui organisent les mouvements des particules, des planètes et des étoiles selon des règles mécaniques précises. Kant martèle que « le monde connaît à l'origine de sa constitution un développement mécanique à partir des lois générales de la nature (...) »³¹. Finalement, comme le remarque Pierre Clavel, « [i]l n'y a de monde qu'au point de vue de la connexion dynamique, non de la simple inclusion spatiale ou de l'agrégat de parties sans liaison »³².

La logique de l'attribution est tout autre. Elle suppose que les propriétés de certaines représentations peuvent être données à d'autres représentations. Dans *l'Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, cette circulation des qualités propres à certaines configurations du monde est manifeste, notamment, pour ce qui concerne les notions de force et de matière. Entre les deux, ce sont bien des rapports d'attribution qui sont établis.

La mise en ordre du monde et les logiques d'agrégation des éléments le plus infimes le composant repose, chez Kant, sur une stylisation des principes de la gravitation newtonienne. Le philosophe allemand assure ainsi que

« les éléments ont des forces essentielles pour se mettre en mouvement les uns les autres, et ils sont à eux-mêmes leur propre source de vie. La matière a aussitôt tendance à se former. Les éléments dispersés d'une espèce plus denses rassemblent, au moyen de l'attraction, toute la matière de poids spécifique moindre provenant de la sphère située tout autour de ces éléments ; cependant, eux-mêmes, avec la matière qu'ils ont unie à eux, se rassemblent dans les points où se trouvent les particules d'espèce encore plus dense ; celles-ci pareillement vont vers des particules encore plus denses et ainsi de suite. Si donc on suit par la pensée, cette nature en formation à travers l'espace du chaos, on verra facilement que toutes les conséquences de cette action consisteraient

²⁸ E. Kant, *Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, op. cit., p. 129.

²⁹ *Ibidem*.

³⁰ *Ivi*, p. 129-141.

³¹ *Ivi*, p. 173.

³² P. Clavier, *Kant. Les idéologies cosmologiques*, op. cit., p. 45

finalement dans la composition de masses différentes qui, au terme de leur formation, seraient, du fait de l'égalité de l'attraction, en repos et pour toujours immobiles »³³.

Les forces et la matière jouent d'une conjugaison de leurs effets. C'est la combinaison des deux et la réciprocité de leurs propriétés qui met en branle le monde. En effet, si l'univers n'est pas dans l'état stationnaire que décrit Kant en épuisant, logiquement, la logique d'agrégation des éléments élémentaires, c'est parce que

« la nature a encore d'autres forces en réserve qui se manifestent tout particulièrement lorsque la matière est décomposée en fines particules, car par ces forces ces particules se repoussent les unes les autres, et elles produisent par leur lutte ce mouvement qui est comme une vie constante de la nature »³⁴.

Dans la représentation kantienne de la matière et des forces, l'attribution correspond notamment à cette capacité qu'à la matière à réalimenter le mouvement. Comme le remarque Pierre Kerszberg, la conséquence du rapport singulier entre les forces et les matières est la spécification de « deux "régions" dans l'univers infini : un "centre" de matière "façonnée" dont le volume n'a de cesse de grandir, plongé dans une étendue toujours infinie de matière qui attend d'être condensée, c'est-à-dire d'être façonnée sous l'influence de la force dominante »³⁵. Mais ces deux régions ne sont pas distinctes du point de vue des forces qui s'y exercent, ni des propriétés de la matière qui les composent. Remarquons, à la suite de Paul Clavier que le « caractère essentiel des forces de gravitation contrevient expressément aux indications de Newton »³⁶.

Chez Kant, les forces et la matière ont donc des attributions en miroir, ce qui participe à l'unification du système cosmologique ainsi qu'à la cohérence de sa représentation.

On retrouve donc dans *l'Histoire générale de la nature et théorie du ciel* les quatre composantes de l'épistémè classique : la désignation met en équivalence le temps et l'espace, la dérivation rend possible un déploiement de l'univers par répétition des structures du système solaire de proche en proche, l'articulation renvoie à la nécessité mécanique et logique de toutes les composantes du monde, enfin, l'attribution fait jouer les propriétés réciproques des forces et de la matière. Cette cohérence épistémique inscrit donc bien le texte de Kant dans l'épistémè classique – celle-là même qui fait de la représentation un opérateur régulier entre les signes et l'image du monde. La cosmologie de Kant est effectivement un ensemble structuré de « rapports possibles en le signe et la représentation »³⁷. De la cohérence d'un système localement observable aux dynamiques entre le temps et l'espace, d'une part, et les forces et la matière d'autre part, la logique d'une représentation capable de saisir la composition de l'univers et sa capacité de déploiement par un système d'articulation permettant de passer sans heurts du discours aux objets organise complètement les propositions de Kant. Cependant, un élément du texte dissone. Ou, plus exactement, ne se centre plus complètement sur l'équivalence du signe et de la représentation. Il s'agit de la troisième partie de *l'Histoire générale de la nature et théorie du*

³³ E. Kant, *Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, op. cit., p. 105.

³⁴ Ivi, p. 105-106.

³⁵ P. Kerszberg, « La création en mouvement. Essai sur le sens philosophique d'une interrogation cosmologique fondamentale dans la Théorie du ciel », in E. Kant, *Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, op. cit., p. 217. Voir également, P. Kerszberg, « Le problème cosmologique dans la "Théorie du Ciel" de Kant », *Annales de l'Institut de Philosophie*, 1978, p. 51 et M. Massimi, « Kant's dynamical theory of matter in 1755, and its debt to speculative Newtonian experimentalism », *Studies in History and Philosophy of Science, Part A*, vol. 42, n° 4, 2011, p. 525-543

³⁶ P. Clavier, *Kant. Les idéologies cosmologiques*, op. cit., p. 64.

³⁷ Ph. Sabot, *Le Même et l'Ordre. Michel Foucault et le savoir à l'âge classique*, op. cit., p. 155.

ciel, proposant « un essai de comparaison, fondée sur les analogies de la nature, entre les habitants des différentes planètes »³⁸. Cette partie de la théorie cosmologique kantienne est rarement étudiée pour elle-même. Elle recèle pourtant des éléments qui annoncent l'approche critique que systématisera Kant dans les années 1780.

Vers la césure transcendantale ? Kant et les « créatures des différentes planètes »

Foucault expose les transformations qui s'opèrent dans l'ordre d'intelligibilité du monde lorsque l'épistémè moderne succède à l'épistémè classique : « la théorie de la représentation disparaît comme fondement général de tous les ordres possibles ; le langage comme tableau spontané et quadrillage premier des choses, comme relais indispensable entre la représentation et les êtres, s'efface à son tour ; une historicité profonde pénètre au cœur des choses, les isole et les définit dans leur cohérence propre, leur impose des formes d'ordre qui sont impliquées par la continuité du temps (...). Mais à mesure que les choses s'enroulent sur elles-mêmes, ne demandant qu'à leur devenir le principe de leur intelligibilité et abandonnant l'espace de la représentation, l'homme à son tour entre, et pour la première fois, dans le champ du savoir occidental »³⁹. Précisément, pour Foucault, la philosophie critique de Kant participe au « basculement des positivités hors de l'espace de la représentation »⁴⁰. Comme le note Philippe Sabot, avec l'épuisement de l'articulation entre les signes et les objets du monde, c'est « le mouvement général de l'analytique de la finitude »⁴¹ qui émerge. Ce qui s'impose alors, c'est l'idée d'un « être fini, qui est surplombé par des choses (...) ayant désormais leur propre histoire (...), mais qui cherche à recueillir dans sa propre représentation d'être fini (...) le savoir des choses. Le découplage de l'être de la représentation fournit ainsi la clef de la forme anthropologique du savoir moderne, fondé sur l'enveloppement réciproque du sujet et de l'objet de la connaissance »⁴². Inscrit à la fois dans le temps de l'histoire et marqué par sa propre finitude, l'être humain objective donc sa position dans le monde ; il observe, étudie et explore non plus sous l'empire d'une série d'équivalences à trouver entre les choses et les signes, mais sur le principe d'une connaissance médiée par des compétences humaines dont il faut tenir compte pour construire des savoirs robustes.

Dans cette scansion entre l'épistémè classique et l'épistémè moderne, Michel Foucault fait jouer un rôle crucial au Kant de la *Critique de la raison pure*. L'auteur des *Mots et les Choses* pointe également la place des Idéologues (et notamment Antoine Testutt de Tracy) dans ce basculement épistémique. Toutefois, il retient du philosophe de Königsberg sa propension critique à dépasser le stade de la représentation pour tendre vers des formes objectives et abstraites : « Au lieu de fonder le lien entre les représentations par une sorte de creusement interne qui l'évide peu à peu jusqu'à la pure impression, [Kant] l'établit sur les conditions qui définissent la forme universellement valable »⁴³. Ce n'est donc pas que la représentation n'existe plus, c'est qu'elle n'est plus pertinente pour entamer le rapport au monde. Foucault ajoute donc :

« Ce ne sont donc pas les représentations elles-mêmes, selon les lois d'un jeu leur appartenant en propre, qui pourraient se déployer à partir de soi et d'un seul

³⁸ E. Kant, *Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, op. cit., p. 187.

³⁹ M. Foucault, *Les Mots et les Choses. Archéologie des sciences humaines*, op. cit., p. 14-15.

⁴⁰ Ph. Sabot, *Lire Les Mots et les Choses*, Presses Universitaires de France, Paris, 2006, p. 54.

⁴¹ Ivi, p. 66.

⁴² Ibidem.

⁴³ M. Foucault, *Les Mots et les Choses. Archéologie des sciences humaines*, op. cit., p. 254.

mouvement se décomposer (par l'analyse) et se recomposer (par la synthèse) : seuls des jugements d'expérience ou des constatations empiriques peuvent se fonder sur les contenus de la représentation. Toute autre liaison, si elle doit être universelle, doit se fonder au-delà de toute expérience, dans l'a priori qui la rend possible. Non qu'il s'agisse d'un autre monde, mais des conditions sous lesquelles peut exister toute représentation du monde en général »⁴⁴.

Bien avant *Les Mots et les Choses*, Foucault avait approché la position kantienne sur ce qu'il appelle « l'anthropologie comme analytique de l'homme »⁴⁵. Dans sa thèse complémentaire, tout d'abord, pour laquelle il avait présenté *l'Anthropologie du point de vue pragmatique*⁴⁶ ; pour une série de cours, ensuite, qu'il avait donnés dans les années 1950 autour de *La question anthropologique*⁴⁷. Ce dernier exposé est l'occasion pour Foucault de préciser la différence entre la perception kantienne du monde dans les écrits pré-critiques et celle portée par la *Critique de la raison pure*. Dans la première partie du travail de Kant, le monde correspond à un type particulier de totalité : « l'ensemble absolu des parties en relation mutuelle »⁴⁸. On retrouve ici la correspondance épistémologique classique de l'articulation permettant de décrire adéquatement un monde machine. Mais, poursuit Foucault, « [d]ans la *Critique*, le monde est distingué de l'univers » ; désormais, pour Kant, « [c]omme totalité des déterminations, l'univers est une notion transcendante » et « [c]ette totalité ne peut être atteinte que par un "*progressus indefinitum*" (totalisation des phénomènes dans un univers) »⁴⁹.

Cette intuition de Foucault, fondant une distance entre la perspective pré-critique du monde et la définition de l'univers comme totalité révèle ce qui distingue l'épistémè classique de l'épistémè moderne au cœur même de l'œuvre kantienne.

La dernière partie de *l'Histoire générale de la nature et théorie du ciel* nous semble révélatrice de cet écart que Kant semble opérer avec son propre système de référencement de la représentation dans les deux premières parties de son ouvrage. Ici, le jeu des rapports entre signes et objets n'est plus de mise. Plus exactement, certains glissements sont opérés par Kant qui permettent de formuler une série d'hypothèses cosmologiques sur le peuplement de l'univers en déplaçant le point de vue des représentations vers la place des êtres humains dans l'ordre des connaissances.

En amont de sa spéculation sur la vie extra-terrestre, le philosophe de Königsberg propose une expérience de pensée pour que son lectorat se représente la surface du Soleil. Il multiplie alors les rapprochements entre le monde solaire et les paysages terrestres :

« (...) représentons-nous de près par l'imagination un objet aussi merveilleux qu'un soleil enflammé. On voit en un coup d'œil de vastes mers de feu qui élèvent leurs flammes vers le ciel, des tempêtes rageuses dont la fureur redouble la violence de ces mers ; celles-ci, en se gonflant par-dessus leur rive, tantôt recouvrent les régions élevées de ce corps céleste, tantôt les laissent sombrer à nouveau dans leurs limites, on voit des rochers calcinés dressant leurs pics terribles hors des gouffres flambants, et dont l'inondation ou la mise à découvert par l'ondoyant élément de feu produit alternativement l'apparition et la disparition des taches solaires ; d'épaisses vapeurs

⁴⁴ Ivi, p. 255.

⁴⁵ Ivi, p. 351.

⁴⁶ E. Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, Introduction de M. Foucault, Vrin, Paris, 2008.

⁴⁷ M. Foucault, *La question anthropologique. Cours. 1954-1955*, EHESS, Gallimard, Éditions du Seuil, Paris, 2022.

⁴⁸ Ivi, p. 57.

⁴⁹ Ivi, p. 58. Sur ce point, voir R. Eisler, *Kant-Lexikon II*, Gallimard, Paris, 1994, p. 705-707.

qui étouffent le feu et qui, soulevées par la force des vents, forment de sombres nuages retombant en averses ardentes et se répandant en torrents brûlants depuis les hauteurs de la surface du Soleil dans les vallées enflammées ; le fracas des éléments, les décombres de matières consumées et, luttant contre la destruction, la nature qui, même dans cet état effroyable de ses bouleversement produit encore la beauté du monde et ce qui est utile aux créatures »⁵⁰.

Le lexique employé renvoie à la géologie et à la météorologie de la Terre. Le monde solaire est descriptible avec le lexique employé pour évoquer la sphère terrestre. La commensurabilité des manifestations physiques repérables sur les deux astres est au principe de cette description. Nous sommes encore ici dans les logiques de l'épistémè classique. On sait, grâce à Simon Schaffer, que le feu est, dans l'*Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, permet, « agent conservateur et transformateur »⁵¹. Il existe une continuité des manifestations physiques dans tous l'univers. Si les manifestations du feu sont spectaculaires et démesurées à la surface du Soleil, elles procèdent cependant des mêmes principes que l'ignition que l'on retrouve ailleurs – même sous des formes moins virulentes.

Kant affirme donc l'idée d'un continuum des logiques physiques dans tous les points de l'univers. Et ce qui est valable pour les phénomènes naturels l'est également pour la vie biologique. Le philosophe de Königsberg prend donc au sérieux la possibilité qu'il existe une forme de vie comparable à celle connue sur Terre. Kant se montre prudent dans ses spéculations : « Je suis d'avis qu'il n'est pas nécessaire d'affirmer que toutes les planètes doivent être habitées, quoique ce soit une absurdité de nier ceci pour toutes ou même seulement pour la plupart »⁵². Le philosophe replace les êtres humains dans l'ensemble foisonnant du vivant voulu par Dieu. Il assure que l'

« infinité de la création comprend en elle avec la même nécessité toutes les natures que produit sa richesse débordante. Depuis la classe la plus sublime d'entre les êtres pensants jusqu'à l'insecte le plus méprisable, aucun membre ne lui est indifférent ; et il ne peut en manquer un seul sans que la beauté du tout, qui consiste dans les connexions d'ensemble (...) ne soit par là interrompue. Cependant, tout est déterminé par des lois générales que la nature produit par la liaison de ses forces, implantés originairement en elle »⁵³.

Kant instaure ici une première hiérarchie – qu'il ne spécifie pas précisément – entre les « la classe la plus sublime d'entre les êtres pensants » et ce qui s'approche de « l'insecte le plus méprisable ». Il y a certes un principe de continuité ontologique, mais l'unité du vivant est compatible avec des gradations de valeurs (i.e. « sublime », « méprisable »).

Le philosophe de Königsberg a la certitude que « la plupart des planètes sont certes habitées, et celles qui ne le sont pas le seront un jour »⁵⁴. Il se pose alors la question de leur possibilité d'existence concrète :

« Quelles conditions occasionnera donc pour les différentes sortes de ces habitants la relation de leur lieu dans l'univers au centre à partir duquel se répand la chaleur qui

⁵⁰ E. Kant, *Histoire générale de la nature et théorie critique du ciel*, op. cit., 167-168.

⁵¹ S. Schaffer, « The Phoenix of Nature : Fire and Evolutionary Cosmology in Wright and Kant », *Journal for the History of Astronomy*, vol. 9, n° 3, 1978, p. 180.

⁵² E. Kant, *Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, op. cit., p. 188.

⁵³ Ivi, p. 189-190.

⁵⁴ Ivi, p. 190.

anime tout ? Car il est certain que cette relation engendre certaines conditions déterminant les matières de ces corps célestes en raison de leur distance »⁵⁵.

Lorsqu'il s'agit des êtres vivants, le principe de dérivation conservant la structure de la matière cesse d'être efficace. Kant suggère que l'environnement de chaque astre détermine une certaine forme vivante qui n'est pas comparable à d'autres milieux composés différemment. Et pour consommer cette rupture dans la logique dérivative, le philosophe prend l'être humain pour repère :

« L'homme, qui parmi tous les êtres raisonnables est celui que nous connaissons le plus distinctement, quoique sa constitution intérieure soit encore pour nous un problème non résolu, doit servir dans cette comparaison de base de point référence. Nous ne le considérons pas ici d'après ses propriétés morales ni d'après l'organisation physique de sa structure : nous allons seulement chercher quelles limitations subissent la faculté de penser raisonnablement et le mouvement du corps qui obéit à cette faculté, du fait de la constitution de la matière à laquelle il est attaché, constitution proportionnée à la distance au Soleil »⁵⁶.

Le corps humain est le produit de la constitution matérielle qui l'environne. Et Kant considère que l'être humain est empêché dans son développement par sa composition élémentaire frustrante. Il soutient ainsi « que les forces de l'âme humaine sont limitées et entravées par les obstacles d'une matière grossière à laquelle elles sont liées le plus intimement »⁵⁷. La composition matérielle des individus n'est pas, ici, seule en cause. Il faut également compter, dit Kant, avec le fait que la « constitution spécifique de la substance est en relation essentielle avec le degré de propagation avec lequel le Soleil, à mesure de sa distance, l'anime et la rend apte aux fonctions de l'économie animale »⁵⁸. Kant conserve bien le principe classique de l'attribution, puisqu'il met en relation la force ignée du Soleil et le degré de grossièreté de la matière à animer. La comparaison entre les êtres résidants sur Terre et ceux peuplant Vénus est de ce point de vue éclairante :

« Les habitants de la Terre et de Vénus ne pourraient échanger leurs lieux d'habitation sans qu'il y ait corruption de part et d'autre. Le premier dont la substance constitutive (...) est proportionnelle au degré de la chaleur correspondant à sa distance, et est par là trop légère et trop fluide pour un degré de chaleur encore plus grand, subirait dans une sphère plus chauffée des mouvements violents et une désorganisation de sa nature qui résulterait de la dispersion et de la dessiccation des humeurs et d'une tension violente de ses fibres élastiques ; le second, dont la structure plus grossière et l'inertie des éléments dont il est formé ont besoin d'une action plus grande du Soleil, se figerait, dans une région du ciel plus froide, et périrait dans une absence de vie »⁵⁹.

Un rapport s'établit donc entre la distance au soleil et la constitution des plantes et des animaux : il faut notamment que « leur structure [soit] (...) d'autant plus parfaite que [leurs] planètes sont plus éloignés du Soleil »⁶⁰.

⁵⁵ Ibidem.

⁵⁶ Ivi, p. 190-191.

⁵⁷ Ivi, p. 193.

⁵⁸ Ibidem.

⁵⁹ Ivi, p. 193-194.

⁶⁰ Ivi, p. 194.

La désignation – qui pointe des formes d'équivalence dans la représentation – est conservée par Kant dans sa prospective extraterrestre. En particulier, le philosophe établit une relation de concordance entre la matière et les fonctions cognitives, il soutient que

« [m]algré la distance infinie existant entre le pouvoir de penser et le mouvement de la matière, entre l'esprit raisonnable et le corps, il est cependant certain que l'homme qui reçoit tous ses concepts et représentations des impressions que l'univers éveille en son âme au moyen de son corps, dépend complètement, tant pour ce qui concerne la clarté de ceux-ci que l'habileté à les lier et à les comparer que l'on nomme la faculté de penser, de la constitution de cette matière à laquelle le Créateur l'a lié »⁶¹.

La longue chaîne d'identification permet de passer de l'état de la matière aux compétences cognitives ; ces jeux d'équivalence participent toujours d'une mise en cohérence du monde, saisissable par ces jeux de désignation.

Le principe d'articulation – qui tenait un grand rôle dans les deux premières parties de *l'Histoire générale de la nature et théorie du ciel* – est mis à mal par la démonstration kantienne de la vie extra-terrestre, même si le philosophe tente de maintenir l'illusion d'un mécanisme global de l'univers cohérent pour toutes ses parties.

Kant remarque que les observations de Jupiter indiquent une « alternance du jour et de la nuit (...) en dix heures »⁶². Ce qui suppose des habitants capables de se reposer en un délai plus court que les êtres humains – tout cela dénote « des créatures plus parfaites » sur Jupiter, « avec une formation plus fine », ainsi que « des forces plus élastiques » et « une agilité plus grande dans l'exercice »⁶³. En conclusion de sa démonstration, Kant soutient que « [l]a nature a, de toute évidence, répandu le plus généreusement ses ressources sur les parties les plus éloignées du monde »⁶⁴. Encore faut-il que la granularité de la matière qui compose tous les êtres soit adaptée à la puissance ignée reçue du Soleil. Et Kant d'ajouter que « l'excellence des natures dans ces régions supérieures du ciel semble être lié par une connexion physique à une durabilité dont elle est digne »⁶⁵. Le principe d'articulation est ici rompu, au moins en apparence, puisque ce ne sont pas les mêmes logiques mécaniques qui régiraient les régions lointaines du Soleil et celles qui sont les plus proches. Kant admet que sa démonstration peut faire « surgir un doute » si on la confronte à ses « propositions précédentes »⁶⁶. Finalement, le philosophe de Königsberg s'interroge : « [l]a mécanique de tous mouvements naturels ne doit-elle pas tendre essentiellement à n'avoir pour conséquences que celles qui s'accordent avec le projet de la Raison Suprême dans l'étendue des relations ? »⁶⁷. Alors que Kant avait, jusque-là, cantonné le divin à une sorte de dessein générale⁶⁸, détaché des conditions mécaniques, il le réintroduit ici pour tenter de résoudre une contradiction logique entre la défense d'une articulation logique de toutes les composantes de l'univers et cette soudaine distinction des régions selon qu'elles sont proches ou éloignées d'un astre.

⁶¹ Ivi, p. 191.

⁶² Ivi, p. 196.

⁶³ Ibidem.

⁶⁴ Ivi, p. 197.

⁶⁵ Ivi, p. 198.

⁶⁶ Ibidem.

⁶⁷ Ivi, p. 199.

⁶⁸ P. Kerszberg, « Kant ou la cosmologie comme philosophie première », art. cit., p. 98.

Dans sa troisième partie de *l'Histoire générale de la nature et théorie du ciel*, Kant opère une série de ruptures (partielles) avec l'épistémè classique dont il assumait intégralement la logique dans les deux premières parties de son livre. Si les principes de désignation (la matière et la pensée se trouvant ainsi reliées) et l'attribution (donnant des logiques processuelles semblables au feu du Soleil et à la matière) sont conservées dans l'exploration des conséquences extra-terrestres du modèle cosmologique, en revanche, la dérivation (qui supposait une reproduction à l'identique de l'univers partout) et l'articulation (décrivant un mécanisme général cohérent entre des éléments se structurant ensemble et selon des mouvements coordonnés) sont ici abandonnées. Les régions proches et lointaines des étoiles sont résolument différentes – et seule la tentative d'un enveloppement par le dessein divin permet de sauver les apparences. La position spécifique de l'être humain – point de repère de la fiction extra-terrestre de Kant – participe également de cette rupture épistémique en cours.

Conclusion

Il convient de ne pas céder à la téléologie qui ferait des points d'inflexion de l'épistémè classique présents dans *l'Histoire générale de la nature et théorie du ciel* une sorte de nécessité critique avant l'heure. Toutefois, il importe de noter, avec Foucault⁶⁹, que le Kant pré-critique, qui fait du monde une totalité pour elle-même, se distingue bien d'un Kant critique qui fait primer les déterminations comme totalité capable de constituer un univers transcendantal. L'auteur des *Mots et les Choses*, en indiquant que la « question anthropologique » allait emporter avec elle le jeu des représentations de l'épistémè classique pointait clairement les zones d'érosion potentielle pour un basculement épistémique. On aura tenté ici de soutenir que ce renversement du socle fondamental d'une culture organisée autour de la représentation n'a pas été aussi brutal ni radical que le laissait supposer Foucault. En retrouvant dans *l'Histoire générale de la nature et théorie du ciel* d'abord les éléments caractéristiques de l'épistémè classique (la désignation, la dérivation, l'articulation et l'attribution) mis au service d'une représentation cohérente du monde, puis, dans la troisième partie de l'ouvrage, la centralité du point de vue humain et le déliement des principes de dérivation et de l'articulation, nous avons tenté de mettre au jour le mécanisme d'effacement et de renouvellement épistémique. Entraîné par sa propre logique de différenciation des êtres selon la distance au Soleil et la composition de la matière, Kant est contraint d'aménager son schéma cosmologique global. C'est effectivement la centralité anthropologique qui impose une révision profonde du programme kantien. Mais dans un premier temps, cette évolution n'est que partielle (les points d'attache de l'attribution et de la désignation sont encore solides). Il est cependant incontestable que la prise en compte de la position des êtres humains dans le monde (observés et observateurs simultanément) change assez radicalement la façon pour Kant d'envisager un ordre cosmologique cohérent.

⁶⁹ M. Foucault, *La question anthropologique*, op. cit, p. 57-58.